

Voyage au pays de Steinbeck

Matewan

The Milagro Beanfield War

Marie-Claude Loiselle et Yves Lafontaine

Numéro 38, été 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22349ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Loiselle, M.-C. & Lafontaine, Y. (1988). Compte rendu de [Voyage au pays de Steinbeck / *Matewan* / *The Milagro Beanfield War*]. *24 images*, (38), 61-61.

MATEWAN

par Marie-Claude Loisel

Voyage au pays de Steinbeck



Joe Kenehan, l'organisateur syndical de Matewan (Chris Cooper)

Matewan, petit village aux creux des montagnes du sud de la Virginie où des mineurs suaient sang et eau, à des centaines de pieds sous terre, pour quelques bouchées de pain et un toit. **Matewan**, c'est aussi la complainte d'un harmonica et d'une guitare vibrant au rythme et au cœur de cette lutte d'ouvriers, qui en 1920, en vinrent à prendre les armes contre le pouvoir despotique qui gérait leur travail, leur vie et leur mort. Loin du documentaire et de la simple reconstitution historique, **Matewan**, par sa force d'évocation, tire le spectateur hors de son indolence habituelle face à ce qui est domaine du spectacle et du passé. À travers la photographie très soignée de Haskell Wexler, on sent vibrer le cœur de cet ancien mineur, mais également celui à la fois rude et mélancolique de l'Amérique profonde de Steinbeck. Loin aussi des films dits «politiques», ce film, s'adressant au cœur et aux tripes, est avant tout profondément humain. **Matewan** apparaît ainsi comme une perle étrange dans la production américaine. Ne faisant ni partie du cinéma classifié marginal ou underground d'un Jarmusch, ni du cinéma holly-

woodien, il se situe en marge de la marge, en marge de ces deux pôles. Avant d'appartenir à quelque genre que ce soit, ce film est essentiellement américain et nous ramène aux racines d'un pays, à quelque chose qui se situe hors de ce qu'il est possible de nommer hollywoodien ou anti-hollywoodien. Étrange et pourtant familier, **Matewan** renoue avec un certain cinéma des années 60, tel celui d'Arthur Penn. Ce qui transparait au-delà de cette révolte des ouvriers c'est, tout comme chez Steinbeck, l'attachement à une terre; cette terre qui a la particularité d'intégrer dans son histoire celle des Noirs, des Italiens (ou comme chez Steinbeck des Espagnols et des Mexicains) qui forment aussi l'âme du pays et le sang qui lui a permis d'exister. Par la musique et les chants empreints de lassitude qui les unissent, Sayles fait passer cette solidarité forcée, nécessaire et chancelante entre les travailleurs d'origines différentes.

Ni la victoire, ni la défaite ne ponctue ce film. Ce n'est pas l'histoire d'un héros syndicaliste mais celle de la grève de 1920 survenue à Matewan; l'histoire d'une grève. La portée de ce film est, de ce fait, plus grande que l'histoire qu'il raconte. L'image de la mort de Joe Kenehan sur une voie de chemin de fer (symbole du développement des États-Unis au XIX^e siècle) clôt le film. Personnage central et organisateur syndical, sa mort ouvre ainsi le film vers une continuité; vers les autres morts, les autres luttes que l'histoire a semées tout au long de cette voie de chemin de fer. □

MATEWAN

États-Unis, 1987. Ré.: John Sayles. Scé.: John Sayles. Ph.: Haskell Wexler. Mus.: Mason Daring. Int.: Chris Cooper, James Earl Jones, Mary McDonnell, Will Oldham. 129 minutes. Dist.: Alliance/Vivafilm.

THE MILAGRO BEANFIELD WAR

par Yves Lafontaine

Vastes étendues, solidarité rurale, chronique campagnarde, conte picaresque à propos des gens d'un petit village du Nouveau-Mexique, le roman de John Nichols ne pouvaient que séduire Robert Redford, un des précurseurs du retour à la terre. L'acteur, redevenu une seconde fois cinéaste, trouve là en effet un matériau répondant parfaitement aux exigences qui sont les siennes.



Carlos Riquelme

À travers la fable passiste des habitants de Milagro qui se trouvent confrontés à un gros investisseur lorsqu'un des leurs détourne, à son profit, l'eau destinée à un projet immobilier, on sent l'attachement et le profond respect de Redford pour les acteurs. Le film garde toujours une dimension humaine. N'empêche qu'il manque, à cette chronique de *gens comme les autres*, l'âme d'un peuple et le poids de ses traditions. Ce que **The Milagro Beanfield War** gagne en simplicité et en réalisme, il le perd en pouvoir d'évocation. Et si pendant tout le film, le style dépouillé allié à une superbe direction d'acteurs nous éblouit, la puissance émotive de la musique nous enlance, l'humour et les bons sentiments nous charment, et les longs plans fixes étreignant les paysages du nord du Nouveau-Mexique nous procurent une sensation d'éternité, cette puissance dont témoigne le film se dilue malheureusement à la fin, lorsque Redford évite la tension et la force de la confrontation, entre les villageois et la loi, et fait revenir les autorités sur leur décision, laissant les habitants fêter leur petite victoire. De là à parler de déception, il n'y a qu'un pas, que la sensibilité et la beauté du film dans son ensemble interdisent toutefois de franchir.

Faute de marquer à jamais les mémoires, à défaut d'avoir su mêler collectif et individuel, le film de Redford correspond à l'image de simplicité et de cowboy solitaire de son auteur. Sobre, charmant, plaisant, gentil... mais aussi inoffensif. □

THE MILAGRO BEANFIELD WAR

États-Unis 1988. Ré.: Robert Redford. Scé.: David Ward et John Nichols, d'après le roman de John Nichols. Ph.: Robbie Greenberg. Mus.: Dave Grusin. Mont.: Dede Allen et Jim Miller. Int.: Ruben Blades, Richard Bradford, Sonia Braga, Julie Carmen, Carlos Riquelme, Melanie Griffith.